

Appel à communication (français) – *per l'italiano vedi sotto*
Colloque international : Sororités politiques et littéraires en Italie de 1789 à nos jours

Université Grenoble Alpes, 26-27 mars 2026

En 1789, la Révolution française introduit le terme de fraternité avec une visée universelle. Il renvoie au lien entre citoyens, puis à un idéal universel d'égalité. Le terme *sororité* existe quant à lui en français dès l'époque moderne (la référence la plus ancienne remonte au *Tiers Livre* de Rabelais en 1546, où il désigne une « communauté de femmes »). Défini par analogie avec fraternité comme « qualité de sœur » ou « lien entre sœurs », il renvoie à sa racine latine *soror* (sœur), mais son usage demeure longtemps marginal. Dans les dictionnaires du XIX^e siècle (*Académie Complément*, 1842), il est attesté mais n'acquiert pas encore de portée politique comparable à celle de la fraternité. En italien, le terme *sororità*, rare et d'usage essentiellement religieux, n'est véritablement réinvesti qu'au XX^e siècle, notamment pour traduire littéralement l'anglais *sisterhood* (en anglais on trouve *sisterhood* avant *sorority*). On lui préfère d'autres expressions comme *amicizia femminile*, *legami tra donne*, et surtout *sorellanza*. Ce dernier terme, défini dans le dictionnaire *Treccani* comme « le rapport naturel entre sœurs et le lien d'affection qui les unit », connaît une extension figurée qui permet de désigner aussi bien la solidarité entre femmes que la parenté symbolique entre entités collectives (*la sorellanza delle nazioni mediterranee*).

Ce choix lexical éclaire une spécificité : l'usage politique et métaphorique de *sorellanza*, pendant féminin de *fratellanza*, qui sert à penser des formes de solidarité horizontales. Ainsi, le terme *sororité* se construit d'abord en réponse au terme *fraternité*, masculin et excluant. Dès le XVIII^e siècle, certaines écrivaines (Olympe de Gouges, *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne*) ont mis en lumière cette limite et esquissé une réflexion sur une solidarité spécifiquement féminine. La *sororité* est une expérience (Farnetti 2022) dont le point de départ est un lien qui peut faire communauté pour ensuite se construire et se structurer. Première forme d'expérience collective féminine commune que ce soit de sang ou de fait, elle se détache de l'amitié car le lien sororal devient indépendant de toute relation amicale voire de toute forme d'intentionnalité, et peut se manifester lors d'un épisode de courte durée.

Les travaux historiques et philosophiques ont pointé la fraternité comme un signifiant ayant permis de construire de manière théorique les espaces démocratiques comme des espaces masculins, en particulier dans le contexte postrévolutionnaire français (Kolly 2012). C'est ce contexte qui va s'appliquer à une grande partie de l'Italie, annexée par l'armée révolutionnaire, puis intégrée à l'Empire napoléonien avant les Restaurations de 1814. Les expressions « républiques sœurs » et « nations sœurs » fournissent un premier exemple de *sororité* appliquée aux peuples, en articulant une double dimension : d'une part, l'affirmation d'un idéal de rapprochement culturel /proximité culturelle et politique, de solidarité transnationale entre peuples, et d'autre part, l'inscription de cette solidarité dans un langage symbolique féminin, en accord avec la tradition allégorique et iconographique féminine, où les nations étaient personnifiées sous les traits féminins (Marianne, Italia turrita). L'expression « nations sœurs », largement attesté au XIX^e siècle dans les discours politiques et littéraires (Bertrand-Frétigné-Giacone 2022) éclaire l'imaginaire de la *sororité* transnationale. La formule désigne la proximité affective et politique entre peuples engagés dans des combats analogues, comme entre la France et l'Italie. Le choix du féminin n'est pas anodin : parler de « nations sœurs » plutôt que d'« États frères » permettait d'éviter la confusion avec la fraternité républicaine entre citoyens, tout en soulignant la spécificité du lien entre communautés politiques distinctes. La métaphore sororale renvoie à une relation d'égalité et de solidarité, dépourvue de hiérarchie implicite entre « aînés » et « cadets », souvent associée à la fraternité masculine.

Au XIX^e et notamment à partir du *Quarantotto*, le terme de sororité prend aussi racine dans un ensemble de pratiques intellectuelles : les réseaux, les lieux de sociabilité (salons, cercles militants), les revues de femmes (Fournier Finocchiaro-Gazzetta-Meazzi 2021), les correspondances où les amitiés, parfois transnationales, révèlent des formes souvent discrètes mais décisives d'action collective et de transmission entre femmes. Ces expériences féminines s'inscrivent dans un contexte culturel où le modèle est celui des amitiés masculines, contre lequel elles proposent un modèle alternatif de lien. La sororité ne désigne pas encore une catégorie théorisée du féminisme, mais plutôt un terme en construction à partir d'expériences concrètes. Dans les mémoires et les correspondances du XIX^e siècle (par exemple d'Agathe-Sophie Sassernò et Olimpia Savio-Rossi, Adelaide Ristori et Carlotta Marchionni), la sororité apparaît comme un idéal affectif et moral, un soutien entre femmes face aux contraintes du mariage, de la vie domestique, de la société patriarcale mais aussi face aux doutes. La presse féminine et certaines militantes de la fin du XIX^e siècle (Anna Maria Mozzoni, Gualberta Beccari, Anna Kuliscioff...) mobilisent ce vocabulaire pour exalter une union féminine « transclasse » et parfois transnationale. La sororité s'écrit également dans les romans, où cependant les personnages de sœurs sont souvent mis en concurrence.

Au tournant du XX^e siècle, les associations féministes qui se développent en Italie offrent un exemple concret de sororité vécue : les sociétés de secours mutuel féminines, les associations pédagogiques et philanthropiques reposent sur une solidarité explicitement féminine. Les réseaux professionnels d'institutrices et d'enseignantes témoignent eux aussi d'une dynamique d'entraide et de coopération éducative qui intègre une échelle transnationale. Les militantes féministes de la première vague prennent aussi l'habitude de se retrouver régulièrement lors des congrès internationaux de femmes qui servent à construire une nouvelle solidarité féminine.

Au cours du XX^e siècle, la sororité se tisse et évolue aux seins des groupes pour le droit de vote des femmes ou plus tard dans la lutte contre le fascisme au sein de l'*Unione delle Donne Italiane*. C'est dans les années soixante-dix qu'elle connaît probablement son apogée. Combustible essentielle de la libération des femmes, les féministes font de la sororité une stratégie politique et une pratique quotidienne. Elles se reconnaissent, se choisissent et prennent leur autonomie. Les collectifs les plus radicaux excluent les hommes de leurs luttes et ne s'adressent plus qu'aux femmes (*Manifesto di Rivolta Femminile*, 1970). Si le terme *sorellanza* est parfois questionné (trop idéaliste ?), l'idée est là : faire passer les liens entre femmes avant tout. Un défi de taille dans cette société patriarcale. Les militantes de la *Libreria delle donne* de Milan décrivent la densité de ce lien, l'*affidamento* qui en émane : « cette ressource irremplaçable de force personnelle, d'originalité spirituelle, d'assurance » (*Non credere di avere dei diritti* 1987). Mais « ce qui n'est pas nommé n'existe pas » (Delaume 2021), alors les féministes cherchent à réhabiliter une généalogie féminine. Elles redécouvrent les sororités du passé pour nourrir les imaginaires futurs, et redonner à ce lien entre femmes la place qu'il a toujours eue mais que le « monologue » du patriarcat (Lonzi 1970) a effacé. L'écriture collective fréquente au sein des cercles féministes devient une nouvelle manière de vivre et d'écrire la sororité. Les revues du mouvement se prêtent particulièrement à cet exercice (Fabre-Manchio-Manetti-Sensini 2022). La littérature du XX^e siècle s'imprègne de ces évolutions et à travers les récits utopiques ou les histoires d'amitié, met en scène encore une fois ce lien sororal (Charlotte Perkins Gilman, Ursula Le Guin, Monique Wittig, Françoise d'Eaubonne, Goliarda Sapienza).

Le XXI^e siècle voit cette tendance s'accentuer encore et multiplie les références auxquelles s'identifier (Elena Ferrante, Wendy Delorme, Chloé Delaume). Depuis le mouvement *Me Too* et l'essor des réseaux sociaux, la sororité semble avoir atteint une échelle mondiale apparemment capable de soulever des montagnes : « La sororité est un outil. Un outil de puissance, une force de ralliement, la possibilité de renverser le pouvoir encore aux mains

des hommes. » (Delaume 2021). Mais la sororité soigne-t-elle tous les maux ? bell hooks en 1986 avait déjà mis en garde face aux écueils : la sororité ne peut être aveugle des différences et mécanismes de domination entre les femmes. Trop idéaliser la sororité pourrait tromper, et quelles sont ses limites ? Le réseau est-il déjà la sororité ? Alors que les mouvements LGBTQIA+ prennent de plus en plus d'ampleur, quelle pertinence a encore le terme « sororité » ?

Les tensions qui naissent autour de la notion même invitent à penser la sororité au pluriel. Quelles représentations des sororités se dégagent des différents champs : historique, politique, littéraire ou philosophique ? Comment saisir le rôle spécifique des sociabilités féminines, que les *cultural studies* ont contribué à mettre en lumière ? Dans quelle mesure l'amitié féminine devient-elle sororité, et qu'apporte l'usage de ce terme dans la compréhension des solidarités entre femmes ? Enfin, comment articuler la sororité pensée, écrite et vécue en Italie, du Risorgimento à l'époque contemporaine, pour mieux en dégager la diversité des expériences et des imaginaires ?

La réflexion s'articulera autour de trois axes : **Penser, Écrire et Vivre** la sororité.

Axe 1 : Penser la sororité : sororités politiques italiennes

- fraternité/sororité politique dans les Républiques sœurs italiennes (1796-1799)
- fraternité/sororité militaire et diplomatique franco-piémontaise lors de l'unification italienne (dans la pensée politique et les représentations)
- France et Italie : « nations sœurs » ou nations rivales ?
- les autres « nations sœurs » de l'Italie (Grèce, Pologne au XIX^e ; Allemagne, Chili au XX^e...)
- l'Italie et ses « sœurs latines » dans l'histoire et la pensée politique
- sororité et associationisme féminin et féministe
- les limites de la sororité (universalisme, adelphité, intersectionnalité)
- la sororité dans le droit italien (l'évolution du droit des sœurs dans le droit de la famille ; l'absence de concept juridique de « sororité » : quelles conséquences ?)

Axe 2 : Écrire la sororité : sororités dans la fiction

- les représentations du lien sororal dans la littérature italienne : sœurs biologiques/ sœurs choisies ; confidentes, alliées, complices/ « sœurs ennemies »
- les utopies féministes (sœurs symboliques, communautés féminines)
- les lieux de sororité (pensionnats, couvents, prisons, hôpitaux, asiles...)
- les liens entre sœurs *versus* le rapport mère/fille
- sororité générationnelle/ sororité transgénérationnelle

Axe 3 : Vivre la sororité : pratiques de la sororité

- l'expérience de la sororité racontée dans les correspondances/ autobiographies/ récits collectifs
- figures et trajectoires de théoriciennes et militantes italiennes de la sororité (écrivaines, philosophes, journalistes, éditrices...)
- études de réseaux intellectuels et militants (salons littéraires, revues, associations, syndicats, partis, cercles, centres de femmes...)
- la sororité à l'ère des réseaux sociaux (continuités, élargissements, limites)
- sororités empêchées (le lien marital et les devoirs familiaux contre la sororité/ le modèle hétérosexuel et l'homophobie/ l'isolement des femmes dans le système patriarcal)
- expériences de transgression des espaces et des règles

Bibliographie sélective:

bell hooks, *Sororité*, Paris, Payot, 2024.

Bertrand Gilles, Fretigné Jean-Yves, Giaccone Alessandro, *La France et l'Italie. Histoire de deux nations sœurs*, 2^e éd., Paris, Colin, 2022.

Brogi Daniela, *Lo spazio delle donne*, Torino, Einaudi, 2022.

Cao Claudia, Guglielmi Marina (dir.), *Sorelle e sorellanza nella letteratura e nelle arti*, Firenze, Cesati, 2018.

Delaume Chloé (dir.), *Sororité*, Paris, Points, 2021.

Fabre Marie, Manchio Corinne, Manetti Beatrice, Sensini Francesca, « [Un roman de formation collectif](#) ». *Les revues féministes en Italie des années 1970 à nos jours*, *Laboratoire italien*, 28 | 2022.

Farnetti Monica, *Sorelle. Storia letteraria di una relazione*, Roma, Carocci, 2022.

Fournier-Finocchiaro Laura, Gazzetta Liviana, Meazzi Barbara (dir.), [Voix et parcours du féminisme dans les revues de femmes \(1870-1970\)](#), *Laboratoire italien*, 26 | 2021.

Kolly Berengère, « [Sororité versus fraternité ? De la pertinence de la présence sororale dans un contexte fraternel](#) », *La chaîne d'union*, 2013/2, n° 64, p. 60-69.

Kolly Berengère, «*Et de nos sœurs séparées...*» *Lectures de la sororité*, Paris, Lussaud, 2012.

Libreria delle donne di Milano, *Non credere di avere dei diritti*, Rosenberg & Sellier, 1987.

Lonzi Carla, *Sputiamo su Hegel*, Rivolta femminile, 1970

Maniglier Patrice, Lippi Silvia, *Sœurs, pour une psychanalyse féministe*, Paris, Seuil, 2023.

Mielusel Ramona (dir.), *Solid/taires. Féminismes et sororités dans les productions artistiques françaises et francophones*, Boston-Leiden, Brill Publishers, 2023.

Robin Morgan, *Sisterhood is global*, New York, Feminist Press at CUNY, 1984.

Scaramuzza Emma (dir.), *Politica e amicizia. Relazioni, conflitti e differenze di genere (1860-1915)*, Milano, FrancoAngeli, 2010.

Serna Pierre (dir.), *Républiques sœurs: le Directoire et la Révolution atlantique*, Rennes, PUR, 2009.

Modalités de soumission :

Les langues du colloque sont le français et l'italien.

Les interventions seront d'une durée de 20 minutes

Les propositions (300 mots maximum, espaces compris, avec prénom, nom, fonctions et lieu d'exercice, adresse électronique, titre de la communication) ainsi qu'une brève notice bio-bibliographique devront parvenir au plus tard le **15 décembre 2025** à l'adresse suivante : colloquesororite2026@gmail.com

Les résultats de l'appel à communication seront rendus le **6 janvier 2026**.

Les frais de déplacement et d'hébergement sont à la charge des participant.e.s (des aides ponctuelles pourront être allouées sur demande en cas de non prise en charge par les laboratoires).

Comité scientifique : Gilles Bertrand ; Olivier Forlin ; Laura Fournier-Finocchiaro ; Jean-Yves Frétigné ; Barbara Meazzi ; Elena Musiani ; Elisa Santalena ; Manuela Spinelli ; Paola Stelliferi

Comité d'organisation : Manon Borgogno, Maëlle Caugant, Laura Fournier, Elisa Santalena

Call for papers (italiano) Convegno internazionale: <i>Sorellanze politiche e letterarie in Italia dal 1789 ad oggi</i>
--

Université Grenoble Alpes, **26-27 marzo 2026**

Nel 1789, la Rivoluzione francese introdusse il termine *fraternité* (fraternità) con una portata universale. Esso rimandava in un primo tempo al legame tra cittadini, poi a un ideale universale di uguaglianza. Il termine *sororité*, invece, esisteva in francese già in età moderna (la più antica attestazione risale al *Tiers Livre* di Rabelais nel 1546, dove designava una «comunità di donne»). Definito per analogia con fraternità come «qualità di sorella» o «legame tra sorelle», deriva dal latino *soror* (sorella), ma il suo uso rimase a lungo marginale. È attestato nei dizionari dell'Ottocento (per esempio nell'*Académie Complément*, 1842), ma non acquisisce ancora una portata politica paragonabile a quella della fraternité. In italiano, il termine *sororità*, raro e di uso essenzialmente religioso, viene ripreso solo nel XX secolo, in particolare come traduzione letterale dell'inglese *sisterhood* (in inglese *sisterhood* precede *sorority*). Sono preferite altre espressioni come *amicizia femminile*, *legami tra donne* e soprattutto *sorellanza*. Quest'ultimo termine, definito dal dizionario Treccani come «il rapporto naturale tra sorelle, e il vincolo d'affetto che le unisce», conosce un'estensione figurata che permette di designare sia la solidarietà tra donne, sia la parentela simbolica tra entità collettive (per esempio *la sorellanza delle nazioni mediterranee*).

Questa scelta lessicale illumina una specificità: l'uso politico e metaforico di *sorellanza*, equivalente femminile di *fratellanza*, che serve a pensare forme di solidarietà orizzontali. Così, il termine *sorellanza* si costruisce innanzitutto in risposta al termine *fratellanza*, maschile ed escludente. Già nel XVIII secolo alcune scrittrici (Olympe de Gouges, *Dichiarazione dei diritti della donna e della cittadina*) hanno messo in evidenza questo limite ed elaborato una riflessione su una solidarietà specificamente femminile. La *sorellanza* è un'esperienza (Farnetti 2022) il cui punto di partenza è un legame che può diventare comunità, che poi si struttura e si consolida. Prima forma di esperienza collettiva femminile, di sangue o di fatto, si distingue dall'amicizia perché il legame sororale diventa indipendente da qualsiasi relazione amicale o persino da qualsiasi intenzionalità, e può manifestarsi per un tempo breve.

Gli studi storici e filosofici hanno messo in luce come la fraternità sia servita a costruire teoricamente gli spazi democratici come spazi maschili, in particolare nel contesto post-rivoluzionario francese (Kolly 2012). Questo contesto si applica a gran parte dell'Italia, annessa dall'esercito rivoluzionario, poi integrata nell'Impero napoleonico prima delle Restaurazioni del 1814. Le espressioni «repubbliche sorelle» e «nazioni sorelle» forniscono un primo esempio di *sorellanza* applicata ai popoli, articolando una doppia dimensione: da un lato, l'affermazione di un ideale di vicinanza culturale e politica, di solidarietà transnazionale tra popoli; dall'altro, l'iscrizione di questa solidarietà in un linguaggio simbolico femminile, in continuità con la tradizione allegorica e iconografica femminile, in cui le nazioni erano personificate da figure femminili (Marianne, Italia turrita). L'espressione «nazioni sorelle», ampiamente attestata nell'Ottocento nei discorsi politici e letterari (Bertrand-Frétigné-Giacone 2022), illumina l'immaginario della *sorellanza* transnazionale. La formula indica la prossimità affettiva e politica tra popoli impegnati in lotte analoghe, come nel caso di Francia e Italia. La scelta del femminile non è casuale: parlare di «nazioni sorelle» invece di «Stati fratelli» permetteva di evitare la confusione con la fraternità repubblicana tra cittadini, sottolineando la specificità del legame tra comunità politiche distinte. La metafora sororale rimandava a una relazione di uguaglianza e solidarietà, priva di gerarchie implicite tra «maggiori» e «minori», spesso associate alla *fratellanza* maschile.

Nel XIX secolo, e in particolare a partire dal Quarantotto, il termine sorellanza mette radici anche in un insieme di pratiche intellettuali: reti, luoghi di sociabilità (salotti, circoli militanti), riviste femminili (Fournier Finocchiaro-Gazzetta-Meazzi 2021), epistolari in cui le amicizie, talvolta transnazionali, rivelano forme spesso discrete ma decisive di azione collettiva e di trasmissione tra donne. Queste esperienze femminili si collocano in un contesto culturale dove il modello era quello delle amicizie maschili, contro cui propongono un tipo di legame alternativo. La sorellanza non indica ancora una categoria teorizzata del femminismo, ma piuttosto un termine in costruzione a partire da esperienze concrete. Nelle memorie e nelle corrispondenze ottocentesche (per esempio di Agathe-Sophie Sasserno e Olimpia Savio-Rossi, Adelaide Ristori e Carlotta Marchionni), la sorellanza appare come un ideale affettivo e morale, un sostegno tra donne di fronte ai vincoli del matrimonio, della vita domestica, della società patriarcale, ma anche ai dubbi. La stampa femminile e alcune militanti della fine del XIX secolo (Anna Maria Mozzoni, Gualberta Beccari, Anna Kuliscioff...) utilizzano questo vocabolo per esaltare un'unione femminile, talvolta transnazionale e che vuole includere tutte le classi sociali. La sorellanza viene narrata anche nei romanzi, sebbene spesso le figure di sorelle vengano messe in concorrenza.

All'inizio del XX secolo, le associazioni femministe che si sviluppano in Italia offrono un esempio concreto di sorellanza vissuta: le società di mutuo soccorso femminili, le associazioni pedagogiche e filantropiche si fondano su una solidarietà esplicitamente femminile. Anche le reti professionali di maestre e insegnanti testimoniano una dinamica di aiuto reciproco e di cooperazione educativa che si inserisce in una dimensione transnazionale. Le militanti della prima ondata femminista iniziano inoltre a incontrarsi regolarmente nei congressi internazionali di donne, che contribuiscono a costruire una nuova solidarietà femminile.

Nel XX secolo la sorellanza si tesse ed evolve nei gruppi per il suffragio femminile e, più tardi, nella lotta contro il fascismo in seno all'Unione delle Donne Italiane. Negli anni Settanta essa conosce probabilmente il suo apice: combustibile essenziale della liberazione femminile, le femministe fanno della sorellanza una strategia politica e una pratica quotidiana. Si riconoscono, si scelgono e prendono la propria autonomia. I collettivi più radicali escludono gli uomini dalle loro lotte e si rivolgono solo alle donne (*Manifesto di Rivolta Femminile*, 1970). Se il termine *sorellanza* è talvolta criticato (troppo idealista?), l'idea è chiara: mettere i legami tra donne al primo posto. Una sfida notevole in una società patriarcale. Le militanti della *Libreria delle donne* di Milano descrivono la densità di questo legame, l'*affidamento* che ne scaturisce: «risorsa insostituibile di forza personale, di originalità mentale, di sicurezza sociale» (*Non credere di avere dei diritti*, 1987). Ma «ciò che non è nominato non esiste» (Delaume 2021), e dunque le femministe cercano di riabilitare una genealogia femminile. Riscoprono le sorellanze del passato per nutrire gli immaginari futuri, e restituire al legame tra donne il posto che ha sempre avuto ma che il «monologo» del patriarcato (Lonzi 1970) ha cancellato. La scrittura collettiva, frequente nei circoli femministi, diventa un nuovo modo di vivere e scrivere la sorellanza. Le riviste del movimento si prestano particolarmente a questo esercizio (Fabre-Manchio-Manetti-Sensini 2022). La letteratura del XX secolo si impegna di queste evoluzioni e, attraverso racconti utopici o storie di amicizia, mette ancora una volta in scena il legame sororale (Charlotte Perkins Gilman, Ursula Le Guin, Monique Wittig, Françoise d'Eaubonne, Goliarda Sapienza).

Il XXI secolo accentua ulteriormente questa tendenza e moltiplica i riferimenti a cui identificarsi (Elena Ferrante, Wendy Delorme, Chloé Delaume). Con l'emergere del movimento *Me Too* e la diffusione dei social network, la sorellanza sembra aver raggiunto una scala mondiale apparentemente capace di smuovere montagne: «La sorellanza è uno strumento. Uno strumento di potere, una forza di raduno, la possibilità di rovesciare il potere ancora nelle mani degli uomini» (Delaume 2021). Ma la sorellanza cura davvero tutti i mali? già nel 1986

bell hooks metteva in guardia contro le sue insidie: la sorellanza non può ignorare differenze e meccanismi di dominio tra donne. Idealizzarla troppo può essere ingannevole: quali sono i suoi limiti? La rete è già sorellanza? E mentre i movimenti LGBTQIA+ acquisiscono sempre più rilievo, quale pertinenza conserva ancora il termine sorellanza?

Le tensioni che nascono intorno a questa nozione invitano a pensare la sorellanza al plurale. Quali rappresentazioni delle sorellanze emergono dai diversi campi: storico, politico, letterario o filosofico? Come cogliere il ruolo specifico delle sociabilità femminili, che i *cultural studies* hanno contribuito a mettere in luce? In che misura l'amicizia femminile diventa sorellanza, e cosa porta l'uso di questo termine nella comprensione delle solidarietà tra donne? Infine, come articolare la sorellanza pensata, scritta e vissuta in Italia, dal Risorgimento all'epoca contemporanea, per far emergere la diversità delle esperienze e degli immaginari?

La riflessione si articolerà in tre percorsi tematici: **Pensare**, **Scrivere** e **Vivere** la sorellanza.

Asse 1: Pensare la sorellanza: sorellanze politiche italiane

- fraternità/sorellanza politica nelle Repubbliche sorelle italiane (1796-1799)
- fraternità/sorellanza militare e diplomatica franco-piemontese durante l'unificazione italiana (nel pensiero politico e nelle rappresentazioni)
- Francia e Italia: «nazioni sorelle» o nazioni rivali?
- le altre «nazioni sorelle» dell'Italia (Grecia, Polonia nell'Ottocento; Germania, Cile nel Novecento...)
- l'Italia e le sue «sorelle latine» nella storia e nel pensiero politico
- sorellanza e associazionismo femminile e femminista
- i limiti della sorellanza (universalismo, adelfità, intersezionalità)
- la sorellanza nel diritto italiano (l'evoluzione del diritto delle sorelle nel diritto di famiglia; l'assenza di un concetto giuridico di sorellanza: quali conseguenze?)

Asse 2: Scrivere la sorellanza: sorellanze nella finzione

- le rappresentazioni del legame sororale nella letteratura italiana: sorelle biologiche/sorelle scelte; confidenti, alleate, complici/ «sorelle nemiche»
- le utopie femministe (sorelle simboliche, comunità femminili)
- i luoghi della sorellanza (collegi, conventi, prigioni, ospedali, manicomi...)
- i legami tra sorelle rispetto al rapporto madre/figlia
- sorellanza generazionale/sorellanza transgenerazionale

Asse 3: Vivere la sorellanza: pratiche di sorellanza

- l'esperienza della sorellanza narrata negli epistolari/autobiografie/racconti collettivi
- figure e traiettorie di teoriche e militanti italiane della sorellanza (scrittrici, filosofe, giornaliste, editrici...)
- studi di reti intellettuali e militanti (salotti letterari, riviste, associazioni, sindacati, partiti, circoli, centri di donne...)
- la sorellanza nell'era dei social network (continuità, ampliamenti, limiti)
- sorellanze impediti (il legame matrimoniale e i doveri familiari contro la sorellanza/ il modello eterosessuale e l'omofobia/ l'isolamento delle donne nel sistema patriarcale)
- esperienze di trasgressione degli spazi e delle regole

Selezione bibliografica:

bell hooks, *Sororité*, Paris, Payot, 2024.

Bertrand Gilles, Fretigné Jean-Yves, Giaccone Alessandro, *La France et l'Italie. Histoire de deux nations sœurs*, 2^e éd., Paris, Colin, 2022.

Brogi Daniela, *Lo spazio delle donne*, Torino, Einaudi, 2022.

Cao Claudia, Guglielmi Marina (dir.), *Sorelle e sorellanza nella letteratura e nelle arti*, Firenze, Cesati, 2018.

Delaume Chloé (dir.), *Sororité*, Paris, Points, 2021.

Fabre Marie, Manchio Corinne, Manetti Beatrice, Sensini Francesca, « [Un roman de formation collectif](#) ». [Les revues féministes en Italie des années 1970 à nos jours](#), *Laboratoire italien*, 28 | 2022.

Farnetti Monica, *Sorelle. Storia letteraria di una relazione*, Roma, Carocci, 2022.

Fournier-Finocchiaro Laura, Gazzetta Liviana, Meazzi Barbara (dir.), [Voix et parcours du féminisme dans les revues de femmes \(1870-1970\)](#), *Laboratoire italien*, 26 | 2021.

Kolly Berengère, « [Sororité versus fraternité ? De la pertinence de la présence sororale dans un contexte fraternel](#) », *La chaîne d'union*, 2013/2, n° 64, p. 60-69.

Kolly Berengère, «*Et de nos sœurs séparées...*» *Lectures de la sororité*, Paris, Lussaud, 2012.

Libreria delle donne di Milano, *Non credere di avere dei diritti*, Rosenberg & Sellier, 1987.

Lonzi Carla, *Sputiamo su Hegel*, Rivolta femminile, 1970

Maniglier Patrice, Lippi Silvia, *Sœurs, pour une psychanalyse féministe*, Paris, Seuil, 2023.

Mielusel Ramona (dir.), *Solid/taires. Féminismes et sororités dans les productions artistiques françaises et francophones*, Boston-Leiden, Brill Publishers, 2023.

Robin Morgan, *Sisterhood is global*, New York, Feminist Press at CUNY, 1984.

Scaramuzza Emma (dir.), *Politica e amicizia. Relazioni, conflitti e differenze di genere (1860-1915)*, Milano, FrancoAngeli, 2010.

Serna Pierre (dir.), *Républiques sœurs: le Directoire et la Révolution atlantique*, Rennes, PUR, 2009.

Modalità di invio delle proposte:

Le lingue del convegno sono il francese e l'italiano.

Gli interventi avranno una durata di 20 minuti.

Le proposte (massimo 300 parole, spazi inclusi, con nome, cognome, qualifica e affiliazione, indirizzo email, titolo dell'intervento), insieme a una breve nota biografica, dovranno essere inviate entro il **15 dicembre 2025** al seguente indirizzo: colloquesororite2026@gmail.com

L'esito della call verrà comunicato il **6 gennaio 2026**.

Le spese di viaggio e soggiorno sono a carico dei/delle partecipanti (un rimborso forfettario potrà essere concesso su richiesta se il laboratorio/dipartimento di appartenenza non potrà farsi carico delle spese)

Comitato scientifico : Gilles Bertrand ; Olivier Forlin ; Laura Fournier-Finocchiaro ; Jean-Yves Frétigné ; Barbara Meazzi ; Elena Musiani ; Elisa Santalena ; Manuela Spinelli ; Paola Stelliferi

Comitato organizzativo : Manon Borgogno, Maëlle Caugant, Laura Fournier, Elisa Santalena